

## Une figure emblématique : Michele di Lando vu par Machiavel

La manière dont Machiavel présente la révolte des Ciompi est tout à fait révélatrice à la fois de l'intérêt qu'il porte à l'antagonisme des classes et de l'ambiguïté de son attitude à l'égard de la *plebe*. L'ampleur du développement confirme à elle seule les justifications que l'auteur, dans son avant-propos, croit devoir fournir pour être remonté aux sources de l'histoire florentine au lieu d'en reprendre la narration là où l'avaient laissée ses prédécesseurs<sup>1</sup>. D'autant que la formulation du prétexte qu'il invoque pour se placer non pas derrière les deux « très illustres historiens », mais face à eux, laisse entendre que, dans leur œuvre, des aspects des conflits intestins ont été ou à peine ébauchés, ou complètement passés sous silence<sup>2</sup>. Peut-on appliquer ce jugement à la manière dont les événements de 1378 sont présentés chez Leonardo Bruni ? L'historien humaniste traite l'année 1378 sans abondance particulière par rapport aux deux années qui précèdent immédiatement<sup>3</sup>; de plus, les événements intérieurs viennent pratiquement s'encadrer entre les derniers épisodes de la guerre de Florence contre l'Église d'une part, et les conflits qui secouent l'Italie

1. Niccolò MACHIAVELLI, *Istorie fiorentine, Proemio*, a cura di Franco Gaeta, Milano, Feltrinelli, 1962, p. 68.

N.B. Toutes nos citations (IF) seront faites d'après cette édition.

2. « ...delle civili discordie e delle intrinseche inimicizie, e degli effetti che da quelle sono nati, averne una parte al tutto taciuta e quell'altra in modo brevemente descritta che ai leggenti non puote arrecare utile o piacere alcuno » (*ibid.*).

3. *Leonardi Aretini Historiarum Florentini populi Libri XII*, a cura di Emilio Santini, in *Rerum Italicarum Scriptores* (RR II SS), XIX, Parte III, Città di Castello, 1914 (année 1376: p. 211-219; année 1377: p. 219-220; année 1378: p. 220-226, dont seules les pages 223-225 du livre IX sont consacrées aux Ciompi).

après l'avènement d'Urbain VI et le début du Grand Schisme d'autre part, sur lesquels se focalise manifestement l'intérêt de l'auteur; pas de discours enfin, dans cette partie du livre IX consacrée aux Ciompi, par le biais duquel seraient indiqués les enjeux et le point de vue de l'auteur, comme ils le sont dans le discours de Giano della Bella à l'époque des Ordonnances de Justice<sup>4</sup>. Mépris ou prudence auraient-ils dicté une « réduction » de cet événement clé de l'histoire florentine, comme le suggère Machiavel dans son *proemio*<sup>5</sup>? Quoi qu'il en soit, sa critique, tout à fait injustifiée eu égard à la place que Bruni réserve au premier acte des conflits intérieurs, l'affrontement entre *grandi* et *popolani*, est loin d'être dénuée de fondement pour ce qui est du second acte de ces conflits, la lutte entre *popolo* et *plebe*, sur lequel effectivement l'historien humaniste n'a pas l'air de vouloir s'attarder<sup>6</sup>.

Il est de fait que personne, avant Machiavel, n'avait donné un tel relief à la période des Ciompi, par laquelle culmine la crise du XIV<sup>e</sup> siècle. Grâce à sa nouvelle conception de l'historiographie, qui lui permet d'ordonner et d'exposer les faits en fonction des thèmes choisis, Machiavel privilégie l'année 1378 et ses bouleversements<sup>7</sup>. C'est ce qui ressort d'une analyse statistique du livre III, qui traite des années 1353-1400 en 29 chapitres. À la seule année 1378 et aux seuls événements intérieurs florentins sont consacrés dix chapitres<sup>8</sup>, sans compter que cinq chapitres<sup>9</sup>, consacrés aux années 1371-78 (admonition, guerre des Huit Saints), leur servent d'introduction et que six autres<sup>10</sup>, consacrés aux années 1378-81 (gouvernement des Arts Mineurs), en constituent l'épilogue<sup>11</sup>. Par rapport aux

4. *Ibid.*, livre IV, p. 81-83.

5. « Il che credo facessero, o perché parvono loro quelle azioni sì deboli che le giudicorono indegne di essere mandate alla memoria delle lettere, o perché temessino di non offendere i discesi di coloro i quali per quelle narrazioni si avessero a calunniare » (IF, *Proemio*, p. 68). La référence à la période des Ciompi et au rôle qu'y joua Salvestro de Médicis est évidente.

6. Il nous semble que l'affirmation de Carlo DIONISOTTI (« ...non regge il rimprovero mosso da Machiavelli al Bruni di aver taciuto o sottovalutato gli eventi della politica interna di Firenze ») devrait être infléchié dans ce sens (*Machiavelli storico*, in *Machiavellerie*, Torino, Einaudi, 1980, p. 373).

7. Gian Mario ANSELMi, *Ricerche sul Machiavelli storico*, Pisa, Pacini, 1979, p. 168-177. Sur les chroniques qui ont inspiré Machiavel, sur le déroulement de la révolte et sur la bibliographie la concernant, cf. Antoine MONTI, *Les chroniques florentines de la première révolte populaire à la fin de la Commune (1345-1434)*, Thèse présentée devant l'Université de Paris III, le 24 mars 1979, publiée en 1983, IV<sup>e</sup> partie, tome I, p. 457-702.

8. Chapitres IX-XVIII.

9. Chapitres IV-VIII.

10. Chapitres XIX-XXIV.

sources<sup>12</sup>, un double phénomène de contraction et de dilatation donne par ailleurs aux pages de Machiavel à la fois plus de précision et de recul. Qu'elles aient constitué pendant plus de deux siècles la version la plus accréditée de l'émeute des Ciompi<sup>13</sup>, n'est donc pas pour surprendre. Machiavel n'accumule pas les faits et se plaît à introduire des pauses-réflexion, avant le déchaînement des événements de juin<sup>14</sup> et de ceux de juillet<sup>15</sup>, qui permettent au lecteur de comprendre les raisons socio-économiques du conflit et d'en cerner les formes. Dans une ville constamment en proie aux factions, en effet, le conflit social s'enchevêtre toujours autour des rivalités familiales, et c'est cela qui détermine et complique son déroulement. Aussi, en évoquant les partisans et les adversaires du Parti Guelfe et tout en montrant le caractère féodal de cette institution, citadelle de la noblesse, Machiavel met l'accent sur la division des grandes familles de la bourgeoisie, dont une partie, comme les Albizzi et les Strozzi, soutiennent le Parti Guelfe, et une autre partie, comme les Médicis, les Scali et les Alberti, se rangent du côté adverse, qui est celui de la moyenne bourgeoisie<sup>16</sup>. C'est l'initiative prise par quelques grandes familles « popolane », sous la conduite de Salvestro de Médicis, pour faire pièce aux menées du Parti Guelfe, qui déclenche le mouvement et provoque l'affrontement de classe<sup>17</sup>. Placés au moment clé où la lutte entre dans sa phase radicale de dépassement de la république bourgeoise, les deux discours prononcés respectivement par le porte-parole du *popolo grasso* et celui de la *plebe* donnent enfin la mesure des enjeux et du risque encouru à cette occasion par la bourgeoisie florentine<sup>18</sup>. L'objectivité des causes et des effets

11. On trouve le même déséquilibre pour d'autres années-charnière : au livre II (1215-1343/53 : 128 années en 42 chapitres), dix chapitres (33-42) sont consacrés à deux seules années (1342-43), celles qui virent se dérouler l'expérience du duc d'Athènes ; au livre IV (1400-1434 : 34 années en 33 chapitres), les années réellement prises en considération sont les années 1421-1434, treize années en trente chapitres (3-33), celles qui virent renaître et s'affirmer la maison de Médicis, avec Jean d'abord, Cosme ensuite. Aucune année cependant n'est autant disséquée que 1378.

12. ANSELMINI, *Ricerche...*, p. 121-124.

13. Ernesto SESTAN, *Echi e giudizi sul tumulto dei Ciompi*, in *Il tumulto dei Ciompi, Un momento di storia fiorentina ed europea*, Firenze, Olschki, 1981, p. 132.

14. Chapitre VIII : le Parti Guelfe et sa puissance (p. 225-227).

15. Chapitre XII : les raisons du mécontentement de la *plebe* et du *popolo minuto*.

16. IF, III, 8, p. 226.

17. IF, II, 9, p. 228 ; 10, p. 230.

18. IF, II, 11 et IF III, 13. Pour ces deux discours, nous nous permettons de renvoyer à notre étude sur *L'uso dell'« antilogia » nelle « Istorie fiorentine »*, in *Culture et Société en Italie du Moyen Age à la Renaissance*, Hommage à André ROCHON, CIRRI, 13, Paris, Université de la Sorbonne Nouvelle, 1985, p. 190-193.

n'exclut pas une orientation idéologique précise, que ce soit par l'intervention directe de l'historien prenant au besoin parti sans aucune ambiguïté<sup>19</sup>, ou par la manipulation du récit, comme l'élargissement du rôle de Michele di Lando, auquel Machiavel donne la dimension d'un homme d'État qui n'hésite pas à se dresser contre sa propre classe afin de défendre la république.

Après l'approbation des mesures anti-féodales et l'effacement de Salvestro de Médicis<sup>20</sup>, la révolte des Ciompi se déroule, dans les *Histoires florentines*, de façon autonome, pour qu'en ressortent plus nettement les caractères de classe<sup>21</sup>. À partir du discours du *sottoposto* anonyme<sup>22</sup>, c'est la plèbe avec ses revendications et ses ressentiments qui prend le rôle de protagoniste. Mais avec l'irruption de Michele di Lando dans le Palais de la Seigneurie le 22 juillet, un protagoniste individuel se substitue, puis s'oppose au protagoniste collectif et occupe entièrement deux chapitres du livre III<sup>23</sup>. Au début, Michele incarne la classe dont il provient et se trouve à la tête du mouvement révolutionnaire<sup>24</sup>, mais il sera à la fin son principal adversaire et empêchera par les armes la poursuite de la lutte<sup>25</sup>. Cette évolution, qui intervient historiquement sous l'influence de ces riches bourgeois à l'instigation desquels le mouvement s'est déclenché<sup>26</sup>, prend chez Machiavel une valeur emblématique en ce qu'elle jaillit de la *virtù* même du gonfalonier-peigneur de laine<sup>27</sup>, dont sont mis en lumière au fur et à mesure tous les aspects. La tâche confiée à Michele di Lando dans les *Histoires florentines* est ainsi intimement liée à sa personnalité.

À deux reprises, au début et à la fin des pages qui lui sont consacrées, Machiavel exalte ses qualités intrinsèques d'homme « davantage redevable à la nature qu'à la fortune »<sup>28</sup>. La « prudence » constitue la note fondamentale de la *virtù* de Michele, mais une prudence au sens machiavélien

19. Les paroles du gonfalonier Guicciardini, le représentant de la riche bourgeoisie, contiennent la vérité (« erano vere », IF, III, 11, p. 235).

20. Sur ce point, Machiavel innove par rapport à ses sources, dans le souci de réécrire de façon exemplaire l'histoire de ce personnage.

21. ANSELMINI, *Ricerche...*, p. 175-177.

22. IF, III, 13.

23. IF, III, 16, 17.

24. « ...con tutta la turba dietro salì sopra la scala... » (IF, III, 16, p. 245).

25. IF, III, 17, p. 247-248.

26. Niccolò RODOLICO, *I Ciompi. Una pagina di storia del proletariato*, Firenze, Sansoni, 1971 (Ière éd. : 1945), p. 130-132.

27. Grâce à laquelle seulement, la révolte est matée (« ...si posorono i tumulti solo per la virtù del gonfaloniere... », p. 248).

28. « ...più alla natura che alla fortuna obbligato... » (IF, III, 16, p. 245).

de « clairvoyance » et de « subtilité », qui n'est jamais disjointe de l'audace et implique au contraire courage et esprit d'initiative<sup>29</sup>. Elle se manifeste plus particulièrement aux deux moments clés de son gonfalonat, d'abord tout de suite après son arrivée au pouvoir, lorsqu'il laisse à la plèbe la satisfaction de se venger sur le représentant le plus haï du régime abattu<sup>30</sup>, mais en dressant parallèlement sur la place une potence afin d'épouvanter quiconque mettrait à exécution les propos du subversif anonyme<sup>31</sup>; puis lorsqu'il décide d'entrer en conflit ouvert avec la classe qui l'a conduit au pouvoir. La comparaison avec ses prédécesseurs bourgeois dans la charge qui, au contraire, ont cruellement manqué de toute forme de *virtù*, contribue à forger l'exemplarité du personnage :

Michele, d'autre part, se doutant de ce qui allait se passer, décida de prendre les devants, pensant qu'il serait plus glorieux pour lui d'attaquer que d'attendre l'ennemi derrière les murs et d'être obligé comme ses prédécesseurs de s'enfuir, au grand déshonneur du Palais et à sa propre honte<sup>32</sup>.

D'un bout à l'autre, l'historien met en évidence cette aptitude du personnage à faire front et à se déterminer seul, ce que d'une certaine manière symbolise son brusque renvoi des Huit de la Guerre :

Il leur envoya signifier d'avoir à quitter le Palais sur-le-champ, car il entendait montrer à tout le monde qu'il saurait gouverner Florence sans leur conseil<sup>33</sup>.

29. Le « courage » (*animo*) est du reste une qualité qui lui est expressément reconnue (IF, III, 17, p. 248).

30. Mais en réalité le massacre de ser Nuto avait eu lieu la veille (cf. Marchionne di Coppo STEFANI, *Cronaca fiorentina*, a cura di Niccolò RODOLICO, RR II SS, XXX, p. I, Città di Castello, Lapi, 1903, rubr. 795, p. 425). Il est clair que Machiavel a en tête le « châtiement » par César Borgia de son propre ministre (*Prince*, VII, in Niccolò MACHIAVELLI, *Il Principe e Discorsi sopra la prima deca di Tito Livio*, a cura di Sergio Bertelli, Milano Feltrinelli, 1960, p. 37).

N.B.: toutes nos citations du *Prince* (P) et des *Discours* (D) seront faites d'après cette édition.

31. IF, III, 13, p. 237.

32. « Michele dall'altra parte, dubitando di quello avvenne, deliberò di prevenire, pensando che fusse più sua gloria assalire altri che dentro alle mura aspettare il nimico, e avere, come i suoi antecessori, con disonore del Palagio e sua vergogna a fuggirsi » (IF, III, 17, p. 247-248).

33. « ...mandò a dire loro che subito di palagio si partissero, perché voleva dimostrare a ciascuno come senza il consiglio loro sapeva Firenze governare » (IF, II, 16, p. 246).

La « solitude » du gonfalonier et l'autorité que lui confère la plus haute charge de l'État apparaissent stylistiquement dans le martèlement de la troisième personne des verbes et dans leur champ sémantique ("il délibéra, il ordonna, il annula, il fit, il voulut, etc."). Tout concourt à faire de Michele di Lando, à l'encontre de toute vérité historique, une figure de réformateur dont l'action énergique et solitaire domine les moments de crise en redonnant vigueur aux institutions républicaines, selon un schéma maintes fois proposé<sup>34</sup>. Au moyen de petites inexactitudes chronologiques et d'un choix linguistique approprié, l'accent est mis sur l'esprit d'initiative du gonfalonier, pour qu'il apparaisse non seulement comme l'applicateur, mais aussi comme le promoteur de réformes en réalité déjà décidées lors du mouvement populaire des 20 et 21 juillet<sup>35</sup>. De plus, comme l'action du réformateur s'inscrit dans la légitimité républicaine, Machiavel fait en sorte que tout ce que Michele entreprend procède dès le début, non pas d'une volonté arbitraire, mais d'une délégation de pouvoir par la base populaire, même si elle se produit dans une phase révolutionnaire<sup>36</sup>. D'autre part, une fois investi de la charge de gonfalonier et après avoir effectué les réformes prévues, il devient le garant et le symbole de la république renouée et entend la défendre contre toute tentative de subversion. Il s'oppose ainsi à la classe dont il provient et qui voudrait la remettre en question, car,

... se rappelant davantage la fonction qu'il remplissait que son infime condition, il lui sembla devoir refréner d'une manière extraordinaire une extraordinaire insolence<sup>37</sup>.

Après le succès du mouvement anti-féodal du mois de juin, seule la plèbe menace désormais vraiment l'État républicain dont elle n'accepte

34. Cf. D, I, 9, mais aussi : D, I, 55, p. 257 ; IF, III, 1, p. 213 et IV, 1, p. 271.

35. « E per *dare principio* alla riforma della città, *annullò* i sindachi delle Arti e ne *fece* de' nuovi, *privò* del magistrato i Signori e i Collegi, *arse* le borse degli uffici » (IF, III, 16, p. 245). Les réformes engagées en juillet, bien qu'elles fassent une place aux salariés, sont surtout très favorables aux artisans des Arts Mineurs et ont été en grande partie inspirées par eux. Dans leur lutte contre la prépondérance des Arts Majeurs, ils ont été couverts ou parrainés par les bourgeois du Parti des Huit (cf. IF, III, 15) et ont trouvé dans les artisans et salariés de la laine *sottoposti* d'indispensables alliés (cf. IF, III, 17, p. 248). Dans ses grands traits, le récit de Machiavel est conforme à la version des historiens contemporains (qui se fondent du reste sur les mêmes sources).

36. « Che vi pare che si faccia ora ? Al quale tutti, che volevano che fusse gonfaloniere e signore e che governassi loro e la città come a lui pareva, risposono » (*ibid.*).

37. « ...ricordandosi più del grado che teneva che della infima condizione sua, gli parve da frenare con straordinario modo una straordinaria insolenza » (IF, II, 17, p. 247).

pas le fonctionnement paritaire, mue qu'elle est par le levain d'une « audace » qui la pousse à radicaliser de plus en plus ses exigences. Son arrogance et son insolence, comme autrefois celles des nobles, sont mises en lumière<sup>38</sup>, ainsi que sa détermination à obtenir par la force ce qu'elle n'a pas pu obtenir légalement<sup>39</sup>. La plèbe poursuit désormais un mouvement dont le but est d'obtenir le pouvoir pour elle seule, par le biais d'une magistrature, celle des « Huit de Sainte-Marie-Nouvelle », qui rendrait inopérante toute décision de la Seigneurie<sup>40</sup>. À Michele di Lando et à sa *virtù* est donc confiée la tâche difficile de sauver la république de ce nouveau danger qui la menace. S'il n'avait pas été doté de cette « bonté » qui

ne le laissa jamais accueillir dans son esprit une pensée qui fût contraire au bien commun<sup>41</sup>

et de cette « prudence » qui

lui fit conduire les choses de telle façon que beaucoup de son parti lui cédèrent et qu'il put contraindre les autres par les armes<sup>42</sup>,

Florence aurait connu – affirme Machiavel – une « tyrannie pire que celle du duc d'Athènes »<sup>43</sup>.

Peigneur de laine devenu gonfalonier par le hasard de l'histoire, Michele est élevé dans ces pages au rang de figure exemplaire. Son appartenance à la plèbe ne lui porte pas préjudice, car sa *virtù* innée lui fait mesurer le risque que sa propre classe fait courir à la république et le pousse à la combattre. Bien que la dimension épique du personnage s'affirme dès son apparition<sup>44</sup>, on assiste

38. Une étude stylistique même rapide du chapitre XVII montrerait que le vocabulaire concernant la *plebe* est toujours connoté par l'agressivité (*arroganza, insolenza*, mais aussi: *audacia, sdegno, ira, prosunzione*, etc.).

39. « ...con propositi di volerle per forza, quando d'accordo non le potessero ottenere... »; « ...credendo potere, armata, conseguire quello che disarmata non aveva ottenuto... » (IF, III, 17, p. 247).

40. « ...tutto quello che dalla Signoria si deliberasse dovesse essere da loro confermato... » (*ibid.*).

41. « ...la bontà sua non gli lasciò mai venire pensiero nello animo che fusse al bene universale contrario... » (IF, III, 17, p. 248).

42. « ...la prudenza sua gli fece condurre le cose in modo, che molti della parte sua gli cederono e quelli altri potette con le armi domare » (*ibid.*).

43. « ...maggiore tirannide che quella del duca di Atene » (*ibid.*). Au livre II, le duc d'Athènes apparaît comme le parangon du tyran qui s'appuie sur les classes sociales marginalisées par la bourgeoisie (le *popolo*), à savoir la plèbe (la *plebe*) et la noblesse (les *grandi*).

44. « ...si fermò, e voltosi alla moltitudine disse... » (IF, III, 16, p. 245).

à une véritable transfiguration de Michele, héros en guenilles au début, capitaine à cheval dans un combat victorieux à la fin<sup>45</sup>. Parallèlement à Giano della Bella, l'autre figure de réformateur florentin, « appartenant à une très noble famille, mais amoureux de la liberté » et qui pour cela se fit le promoteur des Ordonnances de Justice contre les grands<sup>46</sup>, pour atteindre au mythe républicain Michele di Lando doit abandonner les intérêts de la classe à laquelle il appartient et épouser ceux de la bourgeoisie, une classe que Machiavel désigne sous le nom de *popolo* ou, dans une acception élargie, d'*universale*. C'est sur les hommes qui la représentent par les biais des "Arts", les corporations de métier, que reposent à la fois le fonctionnement de la République et la défense de la liberté. L'éloge exceptionnel que Machiavel adresse à Michele (... il mérite d'être inscrit parmi les rares bienfaiteurs de leur patrie<sup>47</sup>) est proportionnel en même temps au danger encouru par la république et au trajet accompli par lui pour se porter à son secours. Aussi l'écart entre le gonfalonier plébéien qui sut contenir la vague de la plèbe et Giano, le noble gonfalonier qui défendit le peuple contre la noblesse, se mesure-t-il à la puissance métaphorique des mots associés à la classe dont ils sont respectivement issus (puanteur/arrogance<sup>48</sup>).

Il en ressort une condamnation globale de la plèbe, qui par ses égarements met en péril la république, au fonctionnement de laquelle au demeurant elle n'a pas vocation de participer. La réprobation de Machiavel, déjà pleinement révélée par l'image qui clôt le chapitre précédent (« la puanteur de la plèbe »), devient une exclusion sans appel dans la manière dont est annoncée l'expulsion ignominieuse du palais de la Seigneurie des deux représentants des salariés de la laine, au lendemain de la défaite des Ciompi :

45. « Costui, scalzo e con poco in dosso... » (*ibid.*), « ...salì a cavallo e seguitato da molti armati... » (IF, III, 17, p. 248).

46. IF, II, 13. Ce n'est pas cependant en tant que promoteur des Ordonnances de Justice que Giano est présenté dans les IF comme un personnage exemplaire (Machiavel réduit au contraire le rôle joué par Giano en attribuant aux Arts et à leurs représentants l'initiative d'un certain nombre de mesures: cf. Anna Maria CABRINI, *Per una valutazione delle "Istorie fiorentine" del Machiavelli. Note sulle fonti del Secondo Libro*, Firenze, La Nuova Italia, 1985, p. 97-110), mais parce qu'il refuse l'appui populaire à des fins personnelles.

47. « ...merita di essere annoverato intra i pochi che abbino beneficata la patria loro... » (IF, III, 17, p. 248).

48. Ces mots se trouvent dans la phrase conclusive du chapitre XVII: « Le quali cose feciono la plebe sbigottire e i migliori artefici ravvedere, e pensare quanta ignominia era a coloro che avevono doma la *superbia* de' grandi *il puzzo* della plebe sopportare » (IF, III, 17, p. 248).

Lorsque Michele remporta sa victoire sur la plèbe, les noms des membres de la nouvelle Seigneurie avaient déjà été tirés au sort; parmi lesquels il s'en trouva deux de si vile et *infâme* condition, qu'on désira encore plus se débarrasser d'une telle *infamie*<sup>49</sup>.

Pourquoi une place si large pour un jugement si négatif sur la révolte et sur son acteur principal, le pré-prolétariat? Il faudra d'abord invoquer le souci d'analyse objective de la réalité, qui est caractéristique de la démarche intellectuelle de Machiavel. Cette révolte rentre dans la dialectique des classes sur laquelle repose le fonctionnement des institutions et donc la vie de l'État, même s'il n'y a nul désir chez lui de satisfaire politiquement à l'« humeur » de la plèbe. De fait, le *tumulto* apparaît dans les *Histoires florentines* comme un exemple de l'acuité des conflits, de leur radicalisation. Car, comme le « peuple » avait éliminé la noblesse du pouvoir, de même la « plèbe » ne se contente pas d'un pouvoir partagé. Machiavel saisit fort bien, comme l'avait fait avant lui Leonardo Bruni, le caractère subversif de la magistrature des Huit de Sainte-Marie-Nouvelle destinée à mettre fin au système corporatif du gouvernement florentin<sup>50</sup>. Michele di Lando qui s'y oppose fermement est présenté comme le sauveur d'une république en danger de mort. Défaite de la noblesse et défaite de la plèbe vont toutes deux dans le sens de la suprématie bourgeoise: mais la victoire finale de la bourgeoisie sur la plèbe va à l'encontre de cet élan florentin vers une toujours plus grande « égalité » qu'annonce en substance le chapitre proémial du livre III. L'échec des Ciompi marquerait alors un coup d'arrêt dans cette dynamique propre à Florence et dont il faut penser que le menu peuple a toujours été le moteur.

49. « Era già, quando Michele ottenne contro alla plebe la vittoria, tratta la nuova Signoria; intra la quale erano duoi di tanta vile e *infame* condizione che crebbe il desiderio agli uomini di liberarsi di tanta *infamia* » (IF, III, 18, p. 249). Cette page doit être comparée, pour en mesurer l'esprit de classe, à la chronique de l'anonyme partisan du *popolo minuto* sur ce même événement (*Cronaca prima d'anonimo*, in *Il Tumulto dei Ciompi. Cronache e Memorie*, a cura di Gino Scaramella, RR II SS, nuova ed., tomo XVIII, parte III, Bologna, Zanichelli, 1917-1934, p. 83).

50. « Per la qual cosa la moltitudine sdegnata contro al palagio, a Santa Maria Novella si ridusse; dove ordinarono infra loro otto capi, con ministri e altri ordini che dettono loro e reputazione e reverenzia; *tale che la città aveva duoi seggi ed era da duoi diversi principi governata* » (IF, III, 17, p. 247). La partie en italique est l'adaptation d'une remarque analogue de Leonardo Bruni, ce qui montre à quel point Machiavel tient compte de son interprétation des faits, même quand il considère qu'il a été incomplet (« Cum essent in civitate duo capita... Octoviri tamen, multitudinem armatorum suffulti, praevalere prioribus putabantur », Leonardo BRUNI, *Historiarum florentini populi*, l. IX..., p. 225).

Dans la place que Machiavel accorde à cette phase des conflits sociaux florentins, on ne verra donc pas seulement le besoin d'exorciser un danger que tous les bourgeois florentins ressentaient confusément depuis 1378 comme toujours menaçant, ni l'intention d'indiquer dans l'animosité de la *plebe* à l'égard du *popolo* la faille par où pouvait à tout moment venir le pouvoir personnel<sup>51</sup>. On y verra aussi le signe d'un intérêt plus profond et qui touche au cœur même de sa réflexion politique. La masse de la plèbe qui, selon son expression, dans les moments de crise se met toujours du côté des mécontents<sup>52</sup> apparaît comme le ferment qui, en relançant sans cesse le conflit entre les classes, ne permet pas aux « humeurs » contrastantes de la noblesse et de la bourgeoisie de retomber et aux deux classes de faire cause commune : elle assure en somme ce déséquilibre social d'où, périodiquement, après les nécessaires affrontements, naît le seul équilibre qui vaille aux yeux de Machiavel, celui qui permet à la bourgeoisie, et à elle seule, de dominer. Elle impulse aux moments cruciaux la lutte du "peuple des Arts" contre les privilèges de la noblesse ancienne et nouvelle, comme ce fut le cas lors des Ordonnances de Justice, comme c'est le cas en 1378 pour leur rétablissement<sup>53</sup>, même si Machiavel déplore cette alliance et en signale les inconvénients et les risques<sup>54</sup>. Par son action anti-oligarchique et par l'effet de repoussoir que le spectre d'une révolution « prolétarienne » exerce sur la riche bourgeoisie, elle lui fournit ce ciment que les rivalités familiales n'ont que trop tendance à dissoudre. Ramener l'indispensable esprit égalitaire à l'intérieur du "popolo" en le détachant de la noblesse, telle est la fonction permanente d'une classe sociale par ailleurs exclue de la notion d'égalité et rejetée de la vie publique.

**Marina MARIETTI**

51. Cf. *Discursus florentinarum rerum*, in Niccolò MACHIAVELLI, *Arte della guerra e scritti politici minori*, a cura di Sergio Bertelli, Milano, Feltrinelli, 1961, p. 276-277.

52. « Il rimanente della moltitudine, come quasi sempre interviene, alla parte mal contenta si accostava » (IF, III, 8, p. 226).

53. IF, III, 9, 10.

54. « Non sia alcuno che muova una alterazione in una città per credere poi o fermarla a sua posta o regolarla a suo modo » (IF, III, 10, p. 230).